L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 15 AVRIL 1888.

UN PEU DE TOUT.

Les bruits du dehors.—La faction obligée.—Mlle Hélène Augustin, son départ.—Invasion de l'anglomanie.— Un riche qu'on veut traiter en pauvre.—Mme Langtry.—Le danger de la beauté. — Gare à la concurrence! — Un heureux retour. Progrès et embonpoint.—Effets ébauchés. —Une étoile polaire.—Joseph Jefferson. —M. Dion Boucicault.—Le Rip de l'auteur et celui de l'acteur.—Trente années d'un même rôle.—L'alchimie d'un comédien.—Un rôle aboyé.— Matinée musicale.—Indiscrétion.—Sérénade de Mme Augusta Holmès.—Concours musical au West End.— Un paysage. — L'Orphéon Français.

Au moment où j'entame ma besogne hebdomadaire, j'entends au dehors des bruits qui m'annoncent qu'on se prépare chaudement à la grande bataille électorale d'après demain; des vivats frénétiques retentissent, des orchestres chantent, des transparents enjolivés de noms et devises, flamboient, de longues files de citoyens se dirigent vers un seul et même point et leur marche est signalée par des fusées et des feux du Bengale, venant s'ajouter à la clarté, souvent trop intermittente, trop moutonnante, de la lumière électrique. Tout cela me sollicite fort, je l'avoue! ma curiosité est tentée de se donner ce spectacle si animé de la rue.

A cette tentation il faut résister pourtant; c'est aujourd'hui samedi, je suis de garde et je ne me soustrairai pas à ma faction religieuse.

Donc tandis que là-bas, en plein vent, on cause, on pérore politique, causons ici d'autre chose et un peu de tout. C'est par le nom de Mlle Hélène Augustin que je commencerai cette causerie, car je ne veux point qu'il soit dit qu'avec moi le proverbe: "Les absents ont tort," trouve son application.

Mlle Augustin est en effet une absente déjà; elle a dû partir hier pour New York, où elle s'embarquera, sous peu de jours, pour l'Allemagne, accompagnée de sa mère, d'un frère.

Au cours de la visite d'adieu qu'elle a bien voulu me rendre, je n'ai point cru devoir poser à la jeune fille une question sur le montant réalisé à son Concert de la Salle Grunewald. J'ai jugé que la demande serait peut-être malséante; et je me suis abstenu, craignant d'avoir, en cela, l'air de ce que l'on appelle aujourd'hui *interviewer*, faute d'un autre vocable, d'une tournure plus gauloise. Que voulez-vous? et qu'ici il me soit permis d'ouvrir une incidence, il m'en aidera présentement.

L'anglomanie, locutions parlant surtout, gagne de proche en proche et d'une façon inquiétante dans les centres français, dans le *high life* parisien surtout. Les salons les mieux hantés ne croiraient plus faire le train, s'ils ne laissaient pas des fissures à leur langue afin d'y laisser pénétrer des tours anglais, même quand leur langue en offre de parfaits équivalents; on vous croirait revenir de Pontoise et l'on vous y renverrait tôt, si, par exemple, là-bas, au lieu de ces mots si bien portés aujourd'hui: Le *Derby d'Epsom*, vous risquiez tout naïvement ceci: Lesché de cinq heures.

On n'a encore qu'une idée fort imparfaite de la tâche de l'Académie Française pour l'achèvement de son dictionnaire; voici bien des terminaisons en collaboration, avec lesquels il faudra compter peut-être. Pauvre langue de Rabelais, de Corneille, de Racine, de Molière, de Rousseau, de Voltaire, de Chénier, de Lamartine, de Michelet, de Musset, de Gautier, de Victor Hugo, il paraît que les moyens d'expression te manquent! Tu te disais riche, et voilà maintenant! Tu te disais riche, et voilà qu'on se croit obligé de te faire l'aumône de mots étranges.

O mode; convention,, que de mignonneries commises en votre nom!

Cela dit, revenons à mon point de départ. Il ne m'a donc pas convenu de solliciter de Mlle Hélène Augustin le renseignement dont il est question plus haut; néanmoins, il m'est permis d'écrire, en m'appuyant sur bonne autorité, que le succès artistique, dont j'ai rétéfément parlé à mes lecteurs, s'est doublé du succès pécuniaire; celui-ci a même dépassé toute attente.

Un fois de plus la société néo-orléanaise a compris et rempli son devoir; peut-être même puis-je ajouter que jamais soirée musicale, donnée dans telles conditions, à pareille époque, ne réalisa chiffre aussi élevé.

J'apprécie, dans une certaine mesure, les raisons qui ont déterminé Mme Augustin à rechercher une ville d'Allemagne pour le perfectionnement de l'éducation musicale de sa fille; mais cette éducation ne saurait être complète si Paris n'y mettait la dernière main. Il n'est nul centre au monde, moins en Allemagne qu'autre part, où les sommités de l'art se donnent ainsi rendez-vous. Pas une ville allemande, pas une seule qui attire les artistes, qui les charme, qui les retienne comme Paris.

La force d'attraction de ce Paris est irrésistible, elle est sans conteste. La est forcément le rendez-vous de toute individualité artistique, qui prétend à l'universalité de sa réputation; l'influence de ce foyer est telle qu'elle y attire, elle y adopte souvent et aisément pour siennes la devise que l'on sait: J'y reste, j'y reste.

C'est en matière d'art surtout qu'est vrai le mot bien connu: "Tout homme a une seconde patrie, la France." Seulement, dans l'espèce, c'est "Paris" qu'il faut substituer à: "France."

A Paris reviennent fréquemment ou résident les sommités de tous genres, qu'il faut connaître, qu'il faut entendre, étudier de près, si l'on veut bien se rendre compte de toutes les écoles, par leurs représentants les plus acclamés.

La dernière étape de Mlle Hélène Augustin en Europe sera Paris, j'ai lieu de le penser; quoi qu'elle apprenne en Allemagne, j'ai la conviction, j'ai la certitude que sa nature artistique se sentira mieux chez elle au milieu du courant parisien; que là elle trouvera le véritable foyer lumineux, dont toutes les nationalités, d'ailleurs, fournissent seulement.

Une jolie femme est le plus beau des spectacles: je ne sais plus qui a dit cela. La Bruyère, La Rochefoucauld? Le fait est que le mot n'est pas trop loin de la vérité. Et l'on est d'autant mieux captivé par ce spectacle-là, que la nature, créatrice inépuisable et auprès de laquelle toutes nos inventions sont misérablement pauvres, ne se répète guère dans ses manifestations de beauté; les formes en sont à l'infini.

Mme Langtry, dont les représentations ont occupé cette semaine au Grand Opera House, avait arboré sa beauté, en abordant autrefois la scène; c'était sous ce signe la qu'elle présentait victorieusement, tout au moins remporter ses premières victoires. *In hoc signo vinces.*

Périlleuse entreprise. D'abord parce que tous ne s'entendent point sur les conditions de la beauté; il y a là un coefficiente de goût, qui durera tant que notre espèce habitera notre sphère.

Et puis, les on suppose qu'on soit l'un de ces types dont l'indiscutable perfection s'impose à tous, un accident, une maladie le peuvent transformer en un jour, et enfin, c'est aussi un prestige lequel réagirons sans relâche les années, à l'universel effacement qu'il exerce sur le talent. Les Ninon de l'Enclos sont rares.

La démonstration a été vite faite à Mme Langtry, et, en femme bien avisée, ne se laissant plus aller à ces grisieries auxquelles elle avait succombé dès l'abord, elle a pensé qu'il lui fallait, au démeublement d'une collaboration que celle d'un gentilhomme. Elle a jugé qu'un brin de talent, se combinant avec un gracieux visage et un couturier en vogue, ne serait point hors de lieu.

Ce brin de talent, elle ne l'avait pas, il faut bien en convenir, quand elle parut ici, sur la scène de l'Académie de Musique, il y a quelques années. Pour ma part je ne voyais guère en elle qu'une poupée, fort agréable à détailler quelques instants, dans ses attitudes maniérées exclusivement toute intentionnée, sérieuse de composer un personnage à la scène. Elle était, à mon sens, et je crois devoir l'écrire, la négation même du théâtre; elle en bannissait complètement, systématiquement la nature; tout le temps c'était Mme Langtry cadinant à la Mme Langtry, tant à un rôle, même esquissé, il n'en était pas question.

La chose était d'autant plus agaçante, que, malgré les ronflantes réclames, venues de Jersey, de tous les points de l'Angleterre, cette beauté ne paraissait pas, à moi du moins, aussi triomphante qu'on l'avait prétendu. Il lui bien des confrères anglais, on eut pu penser que Mme Langtry n'avait qu'à se montrer, pour faire tout, pour avoir le droit, elle aussi, d'écrire fièrement: "Je suis venue, j'ai vu, *j'ai vaincu.*" *Rule, Britannia!*

Sans doute "le lys de Jersey," comme on l'appelait, je crois, était un fort aimable spécimen de son sexe; mais enfin rien en cela qui fut hors ligne. Et fréquemment même on eût pu trouver trouvé quelque chose de son auditoire de la Nouvelle-Orléans, des types lui disputant le pion à cette partie, le lui damant parfois.

Puis, vous le savez de reste, la nature humaine est assez ainsi que qu'elle étant il y a vingt-trois siècles, ce qu'elle sera toujours; elle se lasse d'entendre dire et redire: Aristide le Juste. Les jolies mondaines ont vite comme des mouvements de révolte d'amour-propre, devant une individualité quelconque à laquelle on attribue sans cesse une beauté incomparable, prétendant rejeter dans la pénombre toutes celles dont la réputation de beauté était consacrée jusqu'alors. Concurrence ardente sur cette ligne-là.

Un instant Mme Laugtry eut le don d'exercer sur son public une sorte d'effet thermique: on lui faisait crédit de mérite, en faveur de son gentil visage. Cet engouement ne pouvait pourtant être de longue durée; elle ont le bon sens de le comprendre.

Quoiqu'elle eut, comme on dit, trouvé la fève au gâteau, en rencontrant le public bienveillant, complaisant, des Etats-Unis, elle sentit combien cette petite royauté serait éphémère, et voulut se placer, au théâtre, sur des assises plus stables.

C'est à ce retour sur elle-même qu'il faut attribuer les progrès manifestement réalisés par elle cette fois pour cela qu'après avoir déjà fait une certaine moisson dorée, par un premier engagement en Amérique, elle songea à l'étude, dont elle s'était tout d'abord médiocrement inquiétée. Elle rentra donc en Europe; elle en vit les actrices principales, celle de Paris surtout, je suppose; elle put se rendre compte des lacunes qui étaient en elle, du travail qu'il lui faudrait faire pour les combler.

Ce travail, elle l'a accompli dans une certaine me ure.

Après une absence assez longue elle nous est revenue, sans avoir rien perdu sous le rapport physique. Il me paraît même que l'embonpoint qu'elle a gagné a ajouté au charme de sa personne. A coup sûr, lors de ses débuts, ce n'était point une Vénus sortant des *os*, mais il y avait en elle un je ne sais quoi de sec, d'anguleux, qui rompait quelque peu ce charme.

Aujourd'hui quoiqu'elle ait presqu'entièrement renoncé à ce maniérisme dont je parlais dans un article précédent, à cet arsenal de petites coquetteries fétiches, qui excluent presqu'invariablement la vérité scénique, elle est beaucoup plus femme; l'opulence des chairs, loin d'être trop apparente d'ailleurs, rend l'ensemble plus gracieux encore.

Les représentations auxquelles nous venons d'assister, ne sauraient poser Mme Langtry comme une artiste du premier rang; pourtant, je le reconnais, elle a mis un certain ordre, une certaine méthode dans son jeu. Beaucoup mieux disciplinée aujourd'hui, mieux raisonné, il cherche à pourtraurer le personnage en scène, à se diversifier selon les caractères, à en reproduire les traits généraux, les détails aussi. L'analyse s'est substituée aux trompe-l'œil féminins, tout son procédé d'autrefois.

Mme Langtry qui, en abordant la scène, paraissait faite, avant tout, pour les rôles de mondaine et les calineries féminines, les chatteries; faite pour marivander à la campe, Mme Langtry a maintenant plutôt une tendance opposée; c'est dans les scènes pathétiques qu'elle se complaît le plus.

On y note fréquemment de l'émotion, du cœur. Seulement l'expansion n'est pas libre; cette nature la reste trop souvent repliée sur elle même. Ils ne lui viennent pas encore ces cris partis du plus profond de l'âme, ces grands éclats qui s'imposent, entraînent tout avec eux et sont la caractéristique de l'artiste goutteux.

Ah! lorsque s'abandonner au mouvement auquel elle a commencé à se livrer, l'artiste le retiene trop et trop vite; la flamme n'est pas assez continue, assez vive; Mme Langtry arrête court l'élan qu'elle vient d'indiquer. Elle accuse une intention, intention excellente même; mais elle ne l'achève pas, elle s'arrête tout près du fait. La coupe s'abaisse avant d'être arrivée aux lèvres. Une ébauche, et c'est tout.

J'ajoute ceci: le théâtre est fait de solidarité; on ne peut jouer seul comédie-du drame; on ne peut, du moins, y faire bien vibrer ses sensations, quand on n'est point servi par son entourage, quand on est insuffisamment appuyé par un partenaire. Il en est des comédies comme des couleurs qui, par une habile juxtaposition, par une distribution artistique, se font ressortir les unes les autres.

Of le partenaire ordinaire de Mme Langtry est M. Coghlan, une *étoile* de la scène anglaise, m'assure-t-on. Etoile de première, seconde ou troisième grandeur? Ce qui ne paraît certain c'est que cette étoile là ne reçoit nulle chaleur; il s'en dégage, au contraire, un froid poinire qui vous gagne promptement. Etoile *polaire*, mais qui déroute, celle-là. En écoutant M. Coghlan il semble parfois que la température baisse dans la salle, et, malgré soi, on est tenté de savoir son pardessus.

Cette glace est continue; on comprend qu'elle se communique à Mme Langtry et puisse la paralyser dans son jeu.

Somme toute, il y a, j'y insiste, un progrès très marqué chez l'artiste; elle n'est pas, à mon avis, de celles qui doivent jamais briller au premier rang, mais je estime qu'elle occupera fort convenablement une place au second, sur la scène anglaise.

—Si la pièce que M. Dion Boucicault a tirée de la légende de Washington Irving: *The Catskills*, vous tombait entre les mains, je gage que, dès les premières pages, l'ennui vous prendrait à la gorge, que d'irrésistibles pandiculations et bâillements vous viendraient; que vite le livre serait rejeté. Je vous le recommande comme narcotique, mais comme œuvre de théâtre, non pas. On y dormirait du sommeil de Rip.

D'autre part, voyez Joseph Jefferson dans ce pictre mélodrame et je vous défie de quitter votre fauteuil avant la dernière chute du rideau.

C'est que l'artiste dont je viens d'écrire le nom et qui nous quittait dimanche dernier, après un trop court engagement, s'est montré là doublement créateur. C'est que d'un rien il a tiré un succès, dont les annales théâtrales n'offrent peut-être pas d'exemple, puisque, depuis plus de trente années, il a été enthousiasmé des foules avec le seul rôle de Rip, auquel il doit, d'ailleurs, une belle fortune. C'est là, en vérité, battre monnaie avec des pierres. De l'alchimie.

Son talent fait oublier la pauvreté de l'œuvre; il la pose en maître, et une fois de plus M. Boucicault bénéficie du mérite d'autrui.

Jefferson est un de ces comédiens de race qui comprennent leur art dans toute son ampleur. Il ne se contentera pas de sensations éprouvées et transmises; de quelques effets qui pourraient suffire tout avec eux et sont la caractéristique de l'artiste goutteux.

Ah! lorsque s'abandonner au mouvement auquel elle a commencé à se livrer, l'artiste le retiene trop et trop vite; la flamme n'est pas assez continue, assez vive; Mme Langtry arrête court l'élan qu'elle vient d'indiquer. Elle accuse une intention, intention excellente même; mais elle ne l'achève pas, elle s'arrête tout près du fait. La coupe s'abaisse avant d'être arrivée aux lèvres. Une ébauche, et c'est tout.

J'ajoute ceci: le théâtre est fait de solidarité; on ne peut jouer seul comédie-du drame; on ne peut, du moins, y faire bien vibrer ses sensations, quand on n'est point servi par son entourage, quand on est insuffisamment appuyé par un partenaire. Il en est des comédies comme des couleurs qui, par une habile juxtaposition, par une distribution artistique, se font ressortir les unes les autres.

Of le partenaire ordinaire de Mme Langtry est M. Coghlan, une *étoile* de la scène anglaise, m'assure-t-on. Etoile de première, seconde ou troisième grandeur? Ce qui ne paraît certain c'est que cette étoile là ne reçoit nulle chaleur; il s'en dégage, au contraire, un froid poinire qui vous gagne promptement. Etoile *polaire*, mais qui déroute, celle-là. En écoutant M. Coghlan il semble parfois que la température baisse dans la salle, et, malgré soi, on est tenté de savoir son pardessus.

Cette glace est continue; on comprend qu'elle se communique à Mme Langtry et puisse la paralyser dans son jeu.

Somme toute, il y a, j'y insiste, un progrès très marqué chez l'artiste; elle n'est pas, à mon avis, de celles qui doivent jamais briller au premier rang, mais je estime qu'elle occupera fort convenablement une place au second, sur la scène anglaise.

—Si la pièce que M. Dion Boucicault a tirée de la légende de Washington Irving: *The Catskills*, vous tombait entre les mains, je gage que, dès les premières pages, l'ennui vous prendrait à la gorge, que d'irrésistibles pandiculations et bâillements vous viendraient; que vite le livre serait rejeté. Je vous le recommande comme narcotique, mais comme œuvre de théâtre, non pas. On y dormirait du sommeil de Rip.

D'autre part, voyez Joseph Jefferson dans ce pictre mélodrame et je vous défie de quitter votre fauteuil avant la dernière chute du rideau.

C'est que l'artiste dont je viens d'écrire le nom et qui nous quittait dimanche dernier, après un trop court engagement, s'est montré là doublement créateur. C'est que d'un rien il a tiré un succès, dont les annales théâtrales n'offrent peut-être pas d'exemple, puisque, depuis plus de trente années, il a été enthousiasmé des foules avec le seul rôle de Rip, auquel il doit, d'ailleurs, une belle fortune. C'est là, en vérité, battre monnaie avec des pierres. De l'alchimie.

Son talent fait oublier la pauvreté de l'œuvre; il la pose en maître, et une fois de plus M. Boucicault bénéficie du mérite d'autrui.

Jefferson est un de ces comédiens de race qui comprennent leur art dans toute son ampleur. Il ne se contentera pas de sensations éprouvées et transmises; de quelques effets qui pourraient suffire tout avec eux et sont la caractéristique de l'artiste goutteux.

Son Rip, d'un bout à l'autre, est compris et établi d'une façon supérieure; c'est le personnage dans tous ses instincts, dans tout son vice et dans toute sa détresse aussi. C'est l'alcoolisé qui ne peut résister à une pinte pleine, mais qui, du moins, n'y a noyé, n'y noiera ni la notion de l'honneur, ni l'amour du père, l'amour de la famille. Pas un détail oublié. Je ne vous présenterai pas Jefferson comme un homme ayant de ces élans de génie, de ces coups de foudre, pour ainsi dire, qui distinguent les grandes figures du théâtre; mais quelle intuition; quelle aptitude à saisir tous les traits d'un type, quel photographe!

Je me suis demandé souvent comment Joseph Jefferson a pu se soustraire si complètement à cette exagération qui, de toutes parts, sollicite l'acteur américain. Quelle confiance en lui-même, quelle sincérité ne lui a-t-il pas fallu pour repousser ces moyens violents, par lesquels on dupe si souvent ici un public à qui il suffit le dédain des bourraques du drame; son organisation, ses études lui ont appris à quelle limite doit s'arrêter l'artiste. Cette limite jamais il ne la franchit. Savoir s'arrêter, la grande, la suprême qualité que voilà.

Ce qu'il recherche c'est la vérité vraie, comme dit Beaumarchais; c'est le personnage en chair et en os, vivant, vibrant, se développant dans la logique de son caractère et avec cette belle ordonnance que sait trouver le véritable auteur.

En écoutant Joseph Jefferson, que je n'avais pas vu depuis tant d'années, ma pensée, s'est reportée plus d'une fois sur l'un des plus charmants écrivains français contemporains: Pierre Loti.

Il y a dans le jeu de ce comédien cette saveur de naïveté, de sincérité, de vérité que l'on trouve dans les personnages mis en scène par l'auteur du *Pêcheur d'Islande* et de tant d'autres œuvres hors de pair. Jefferson, lui aussi, a le culte du naturel; au cours de son rôle de Rip, il a des scènes d'une bonhomie telle, des accents si justes, une mimique si bien à sa place, que la légende disparaît; on dirait que le personnage lui-même est là devant vous.

Ni arts, ni littérature ne vont sans conventions, assurément; néanmoins la nature est le but, et ce but Joseph Jefferson l'atteint toujours.

Si je voulais établir ici un parallèle, je le comparerais à Bouffé, dans l'école française, à Harry Placide dans l'école américaine.

C'est un talent réel, dont la postérité semble donner le la à ceux qui l'entourent; sauf cependant ce diable d'homme, le traître de la chose, qui se croyait obligé, non plus de dire, mais d'aboyer le dernier acte de son rôle, sous le fallacieux prétexte qu'il s'était fait une tête de bouledogue.

J'assistais, dimanche dernier, à une Matinée musicale, dont je n'ai point à me le droit de parler dans cette causerie; néanmoins le plaisir que j'y ai goûté, le souvenir que j'en ai gardé, me poussent à en dire au moins quelques mots, dussé-je être accusé d'indiscrétion. Il n'y aurait là, du reste, qu'un péché véniel, et le pardon me viendra, j'en suis sûr.

C'était dans les salons de mon excellent et éminent ami le général de Trobriand.

On y a entendu Mmes James Nott et Marguerite Samuel, deux artistes dont le public est la haute valeur et dont je l'ai souvent entretenu.

Je les négligerai cette fois pour un autre nom, celui de Mme Post, la fille du général de Trobriand.

Comme moi, j'en sûr, vous aurez pâli, frémi plus d'une fois, en voyant s'approcher du piano quelqu'un de ces amateurs impitoyables qui, profitant des immunités que garantit un salon, vous décochent, vous infligent de ces épreuves dont on se souvient longtemps, mais pour se promettre de ne s'y plus jamais exposer. Ces blessures faites sont quelquefois longues à se fermer. C'est le grave danger des salons.

Mme Post, elle, se donne comme amateur; ne la croyez pas, et si jamais vous avez la bonne fortune de la voir paraître au piano, dites-vous bien que vous allez entendre une artiste, artiste par nature et par le talent.

Voix de soprano du timbre charmant, équitation qui indique les meilleures études; phrasé d'un goût exquis, articulation excellente, sentiment fin, et expression dans laquelle se retrouvent les moindres intentions des paroles. Il est difficile de trouver un chant plus coloré, plus sympathique, une diction plus nuancée.

Je n'ai point pour objet de citer ici tous les morceaux que l'artiste s'imposait sur le mot—a chantés; je note seulement une délicieuse *Sérénade* que je ne connaissais point. Cette page rêveuse, d'une couleur fine au possible, est signée de Mme Augusta Holmès, le compositeur-poète, si haut placé dans le monde musical parisien, et qui, tout récemment encore, devait un nouveau brillant succès à son Ode Symphonique: *Ludus pro Patria*. Mme Post a chanté cette *Sérénade*, avec une véritable poésie; mettant en lumière toutes ses valeurs, c'est à-dire chaque phrase.

Me voilà au bout de mon indiscrétion; c'est sans doute crime de lèse-société; que voulez-vous? on ne dépouille pas aisément le vieil homme. Au lieu de me taire, en simple invité que j'étais, j'ai bavardé en journaliste; mais le sujet était si tentant aussi. Les talents ne coûtent pas les salons, et il faut bien saluer quand on y en rencontre un. *Mea culpa.*

—On s'occupe activement d'organiser, pour le West End, le tournoi musical dont j'ai déjà donné un aperçu aux lecteurs de l'*Abeille*. Dès que le projet prendra forme; sitôt que des orchestres se seront présentés, afin de participer au concours, je reviendrai sur ce sujet. Je regrette seulement que le Comité spécial, chargé de faire les règlements et conditions du dit concours, n'ait pas inscrit, comme l'une des épreuves, la lecture à première vue.

Enfin il y a commencement à tout, et j'appelle de tous mes vœux la réussite d'une entreprise qui peut procurer de précieux éléments à nos orchestres, et qui certainement nous vaudrait de fort agréables soirées pendant la saison d'été.

J'ai eu le plaisir de voir un petit tableau de chevalet, signé: Marie Farre. Dans ma prochaine revue hebdomadaire je parlerai de cette toile, qui témoigne bien des dispositions chez son auteur et a pour motif un paysage de la Louisiane.

L'Orphéon Français qui prodigue vraiment les fêtes complimentaires, en prépare une, à la Salle Grunewald, pour le jeudi 26 avril; Concert et bal.

L. PLACIDE CANONGE.

Athénée Louisianais.

Nous rappelons à nos lecteurs que la séance annuelle de l'Athénée Louisianais, dont nous avons publié l'intéressant programme, aura lieu aujourd'hui à la Salle de l'Union Française.

Cette fête littéraire et musicale commencera à une heure précise.

MUSIQUE.—Nos remerciements à M. L. Grunewald, qui nous fait parvenir les deux recommandées morceaux suivants: *Barcarolle*, de Hans Sesling et *Melnotte's Banjo*, Claude Melnotte.

POUR LES ORPHELINS.—En consultant nos colonnes d'annonces, on verra qu'une représentation dramatique et une loterie, à des nombreux, se préparent pour le bénéfice des Orphelins. Sa proposition a été modifiée et a été décidé que la moitié du produit de la fête serait livrée à la Direction de l'Hôpital de Charité pour être affecté au service des ambulances, et que l'autre moitié serait distribuée aux Français nécessiteux.

Honneur à la colonie française de la Nlle-Orléans!

Elections.—En ce qui concerne le droit de vote des électeurs qui a quitté un ward pour aller habiter un autre, il conserve le droit de voter dans le ward qu'il habitait, pendant les 30 jours qui suivent la date où il l'a quitté; passé ce délai, il reprend ses droits dans le nouveau ward.

—La Young Men Democratic Association a choisi comme candidat au Conseil, pour le 15me ward, M. Frank P. Daniels, d'Alger.

—Tous les clubs sont à l'œuvre en ce moment pour terminer les préparatifs de l'élection de dimanche deux jours seulement nous séparent.

—La mandamus refusé par le juge Voorhies aux républicains leur a été accordé par le juge Houston, mais les avocats du parti démocrate régulier ont porté l'affaire devant la cour suprême, sous le prétexte que le juge Houston n'a pas le droit de se prononcer sur cette affaire.

—La réunion projetée des comités du parti démocrate régulier et de la Y. M. D. A. a eu lieu hier. Le comité a fait savoir que le comité se composait de MM. W. S. Parkerson, T. A. Marshall, J. Legendre, H. C. Case, T. G. Hardie; l'autre de MM. J. G. Kostmayer, A. R. Moulin et W. H. Merkel.

Le but de cette entrevue était d'assurer la sécurité des électeurs et de s'entendre sur les mesures réciproques qui seraient prises pour mardi prochain.

M. Parkerson ayant annoncé son intention de bien s'entendre avec le Comité Régulier pour éviter toutes discussions le jour de l'élection.

Le juge Davey qui était présent avec MM. Chas Butler, Thos Duffy et S. G. Kohlmann, a déclaré que son parti aussi voulait assurer la bonne intelligence pour le 17. Il a fait objections à l'armement des officiers spéciaux des Young Men, qui est contraire à la loi.

M. Parkerson a déclaré que leur présence n'aurait d'autre but que de maintenir l'ordre, et M. Marshall a ajouté qu'ils n'agiront que dans les limites que leur accorde la loi. M. Parkerson a dit que le seul moyen par lequel il veut triompher est la majorité des votes.

M. Marshall demande s'il est vrai que plusieurs officiers de police placés dans les bureaux d'élection. M. Davey répond qu'il n'y en aura qu'un par urne.

M. Butler prétend que les discours prononcés par les orateurs de la Y. M. A. sont incendiaires et tendent à pousser à la révolte. M. Marshall nie le fait.

Le Young Men Democratic Club et les Young Men annoncent qu'ils iront aux *polls*, armés, constitue une preuve qu'ils n'aspirent point autant qu'ils veulent bien le prétendre à assurer la paix le jour de l'élection. En tout cas, les Réguliers prendront les mesures nécessaires.

M. Legendre propose de laisser ouvertes les portes des bureaux de vote pour permettre au public d'assister au dénombrement des bulletins au fur et à mesure qu'il sera fait par les commissaires, qui, en outre, choisiraient plusieurs personnes expressément chargées de cette surveillance.

M. Butler déclare qu'il n'accepterait aucune proposition tant que la Y. M. D. A. persistera à vouloir envoyer aux polls des officiers armés.

M. Marshall répond que leur présence aura pour but d'assurer le maintien de la paix au lieu de provoquer des troubles.

M. Parkerson ayant déclaré qu'il pouvait garantir que ceux de son parti iraient aux polls sans armes, a demandé à M. Davey s'il pouvait prendre le même engagement. Celui-ci a répondu qu'il le pouvait, autant, du moins, que cela peut se promettre. Enfin, après une série de discussions de ce genre, le compromis suivant a été passé:

1. Tous les officiers d'élection seront admis à leurs postes dans les bureaux d'élection sans objection.

2. Chaque faction sera représentée par une personne qui discutera le droit de l'électeur et les commissaires se prononceront sur le droit de vote de l'électeur en question.

3. Le dénombrement des bulletins sera surveillé par un nombre égal de citoyens de chaque faction, les dits citoyens devant être choisis par les commissaires.

4. Chaque faction s'engage à ce que ses représentants iront aux polls sans armes; et toute personne sur laquelle on trouvera une arme cachée sera emmenée au poste.

Chaque parti s'efforcera de faire observer ces décisions.

Le compromis a été signé par M. Jos. A. Shakspeare, représentant les Young Men's, et R. C. Davey, le ring.

Meeting de l'Association des Jeunes Gens au Square Lafayette.—C'était un spectacle curieux que d'assister, hier soir, au Square Lafayette, à l'arrivée de tous les clubs de la Y. M. D. A., musique en tête, et portant des transparents où figuraient les noms des candidats choisis dans le ward où le district: par quelques-uns d'entre eux: "Duffy Can't Swim; We'll Drown Him!" "The Young Guard Dies, but Never Surrenders!" "Beauregard Forever!" etc.

Il était 8 heures un quart lorsque les orateurs se sont levés pour prendre la parole et à ce moment l'enthousiasme était à son comble; plus de 20,000 personnes étaient prêtes à les écouter et parmi elles beaucoup de dames dont la présence a été remarquée.

Après les discours, trois à chaque plateforme, dont chacun n'a pas duré plus de dix minutes, les clubs se sont formés en procession par wards et en files de 5. La colonne s'est mise en marche par la rue du Camp, a suivi la rue Royale et revenue par Esplanade, Remparts et la rue St Charles au square Lafayette, où la tête a rencontré la queue qui commençait à peine à s'ébranler.

Sur le parcours de cette petite armée une foule considérable s'était rassemblée, qui jouait ses bonnets en criant à tue-tête: Vive les Young Men qui ont déployé une force vraiment imposante. A la procession s'étaient joints les clubs républicains portant des transparents avec les noms des candidats de leur ticket d'Etat.

Les cris de "Hurrah for Davey" poussés deci-delà dans la foule ne sont pas parvenus à troubler l'ordre qui a été parfait. Cette parade qui a été organisée à seule fin de convaincre ceux qui doutaient encore de la force de la Y. M. D. A. aura rempli le but et au-delà. Le défilé n'a pas duré moins de 35 minutes.

Une candidature intrigante.—L'Association Démocratique des Jeunes Gens, dans la composition du *ticket* qu'elle soumettra mardi prochain aux suffrages des électeurs de la Nouvelle-Orléans, a apporté le plus grands soins; elle a fait choix pour les fonctions de conservateur des hypothèques d'un homme d'une haute honorabilité, d'un homme descendant d'une des familles louisianaises les plus anciennes, les plus estimées. Nous voulons parler de M. George Guinault qui, depuis l'année 1877, est attaché à ce bureau et y a rempli tous les emplois, du plus modeste au plus important. Il a débuté sous M. John McEnery et a travaillé successivement sous MM. May, O'Brien et Skinner. L'activité qu'il déploya toujours, le zèle dont il fit preuve ne tardèrent à lui gagner la confiance aveugle de tous ses chefs; aussi est-ce lui qui a la haute main dans le bureau. L'homme dont la candidature est devant le peuple est de ceux qui honorent une place, et qui sortait triomphant de l'épreuve à la veille de laquelle nous voici, le gouvernement municipal aurait en lui un mandataire qu'il citerait avec orgueil.

Collision.—Hier matin, à 11 heures, le cheval de M. Jos. A. Shakspeare qui passait en voiture rue du Canal, s'est emporté et le buggy a heurté entre les rues Royale et Bourbon une voiture de l'épicerie de M. H. J. Collins. M. Shakspeare a sauté à terre et n'a pas été blessé. Le Buggy a été fort endommagé.

Incendies—Hier matin, à 1 h. 30, un incendie a pris naissance dans un immeuble de la rue des Remparts, entre Espagne et Mandeville; il appartenait à Gen Thigh et une fabrique de brosses y était établie; il a été complètement détruit. Assurance de $1,000 à la compagnie du Pélican.

L'immeuble voisin a aussi été détruit ainsi que la partie postérieure du No 126 de la rue Mandeville. Le No 125 a été endommagé pour $500.

Une écurie de la rue bourgogne, appartenant à Pat. Quinn, a été complètement détruite; le No 523 de la même rue a été endommagé pour $400 et les Nos 112 et 114 de la rue Espagne, endommagés l'un pour $100, l'autre pour $500.

—A 7 h. 30, un nègre servant à amener la vapeur nécessaire à élever l'ascenseur de la Souteri Brewery ayant fait explosion, l'élévateur est retombé avec une telle rapidité que la friction excessive dans sa descente sur les montants latéraux a causé un dégagement de chaleur qui a enflammé un tas de copeaux amoncelés au pied.

Dommages, $500.

—Hier matin, à 1 heure 30 le feu a endommagé pour $100 la toiture d'un cottage inhabité, sis rue Chestnut, rue Milan et Berlin, et appartenant à Mme Vve Peter Kerth.

Pelican Homestead Association.—L'achat de plusieurs propriétés sera achevé dans quelques jours et l'on commencera à construire quelques immeubles.

L'avocat de l'association s'est prononcé favorablement relativement à deux titres de propriété et en a en ce moment entre les mains un autre relatif à quatre lots de terrain situés rue des Français.

Vols.—Hier soir à 9 h. 30, trois filles de couleur sont entrées dans l'épicerie de Mme Moorman, encoignure Ste-Marie et Annonciation et ont volé un jambon. Mme Moorman avait mis le jambon dans des voleuses, mais celle-ci s'est échappée, laissant un panier contenant des paires de savon.

—Une dame Marie F. James qui était en visite chez M. Thos. Henderson, encoignure Cady et Dryades a été victime d'un vol de $9, un jeune nègre lui ayant enlevé son porte-monnaie au moment où elle passait au coin des rues Jena et St. Charles.

Blessé.—Un enfant du nom de James Johnson qui était suspendu après un char de la rue Communs est tombé sous les roues qui lui ont coupé deux orteils du pied droit.

Noyé.—On a repêché hier soir, au pied de la rue Milan le corps d'un nègre qui s'était noyé.

Paragraphes.—Un nommé Alex. Comfort, étant en état d'ivresse, a menacé toutes les personnes présentes dans le barroom de M. John Schmidt, rue Gravier, près Carondelet, et, lorsqu'on l'a mis à la porte, il a brisé les vitres et jeté des coquilles d'huîtres dans le bar room. Arrêté par la police, il a été remis, peu après, en liberté; mais il aura à répondre, toutefois, à une accusation de voies de faits.

—Plus de trois mille personnes ont été témoins hier, de l'éclatante victoire remportée par le club de *Base Ball* de notre ville sur le club de Memphis. Pendant les deux heures qu'a duré la partie, le plus vif enthousiasme a régné au *Parc*, chacun de nos joueurs étant tour à tour l'objet des plus flatteuses manifestations de la part des spectateurs. Les *New Orleans* ont fait 8 *runs*, tandis que les représentants de "Bluff City" n'en ont fait aucun. Aujourd'hui le *Parc* contiendra difficilement la foule qui s'y pressera pour voir Ewing et Vaughn, deux de nos anciens joueurs, descendre dans l'arène avec les couleurs de Memphis.

DEPECHES TELEGRAPHIQUES

TRANSMISES A L'ABEILLE

FRANCE.

La candidature Boulanger.—Le refus de Paul Deroulède.

Paris, 14 avril—Des meetings d'électeurs ont eu lieu, hier soir, à Le Cateau et à Hasbrouck, département du Nord.

A Le Cateau, le meeting a rejeté une résolution en faveur de la candidature du général Boulanger.

Les deux meetings ont été orageux.

Dans une lettre aux journaux, M. Paul Déroulède invite les républicains à soutenir le général Boulanger, dont le nom, dit il, ne signifie ni dictature ni guerre, mais la paix indépendante et honorable.

La France, dit il, ne peut exister sous le régime de la constitution pseudo-monarchique de 1875.

C'est un absurde argument de dire que l'Allemagne déclarerait la guerre, si le général Boulanger était du président. Il pense que la France ne peut que favoriser les vœux de la France.

Le *Gaulois* dit que le général Boulanger visitera le département du Nord après l'élection qui a lieu demain.

Rente française.

Paris, 14 avril—Le trois pour cent est coté à 81 francs 42 1/2 centimes.

Le général Boulanger.

Paris, 14 avril.—Les partisans du général Boulanger n'ont pu obtenir une salle convenable pour l'assemblée, qui doit avoir lieu à Lille. Ils y ont renoncé, et ont répandu 300,000 copies de la récente proclamation du général aux électeurs.

Collision en mer.

Londres, 14 avril—La barque norvégienne *Norma*, partie de Savannah, le 5 mars, en destination de Rotterdam, a sombré, la nuit dernière